

**Texte 1.**

*XVIII. Aventure d'une araignée qui trouve dans sa toile une belle mouche trop grosse pour elle*

Il est facile maintenant de comprendre l'espèce d'attachement extraordinaire que Mlle Fischer avait conçu pour son Livonien : elle le voulait heureux, et elle le voyait dépérissant, s'étiolant dans sa mansarde. On conçoit la raison de cette situation affreuse. La Lorraine surveillait cet enfant du Nord avec la tendresse d'une mère, avec la jalousie d'une femme et l'esprit d'un dragon ; ainsi elle s'arrangeait pour lui rendre toute folie, toute débauche impossible, en le laissant toujours sans argent. Elle aurait voulu garder sa victime et son compagnon pour elle, sage comme il était par force, et elle ne comprenait pas la barbarie de ce désir insensé, car elle avait pris, elle, l'habitude de toutes les privations. Elle aimait assez Steinbock pour ne pas l'épouser, et l'aimait trop pour le céder à une autre femme ; elle ne savait pas se résigner à n'en être que la mère, et se regardait comme une folle quand elle pensait à l'autre rôle.

Ces contradictions, cette féroce jalousie, ce bonheur de posséder un homme à elle, tout agitait démesurément le cœur de cette fille. Éprise réellement depuis quatre ans, elle caressait le fol espoir de faire durer cette vie inconséquente et sans issue, où sa persistance devait causer la perte de celui qu'elle appelait son enfant. Ce combat de ses instincts et de sa raison la rendait injuste et tyrannique. Elle se vengeait sur ce jeune homme de ce qu'elle n'était ni jeune, ni riche, ni belle puis, après chaque vengeance, elle arrivait, en reconnaissant ses torts en elle-même, à des humilités, à des tendresses infinies. Elle ne concevait le sacrifice à faire à son idole qu'après y avoir écrit sa puissance à coups de hache. C'était enfin la Tempête de Shakespeare renversée, Caliban maître d'Ariel et de Prospero.

Quant à ce malheureux jeune homme à pensées élevées, méditatif, enclin à la paresse, il offrait dans les yeux, comme ces lions encagés au Jardin des plantes, le désert que sa protectrice faisait en son âme. Le travail forcé que Lisbeth exigeait de lui ne défrayait pas les besoins de son cœur. Son ennui devenait une maladie physique, et il mourait sans pouvoir demander, sans savoir se procurer l'argent d'une folie souvent nécessaire. Par certaines journées d'énergie, où le sentiment de son malheur accroissait son exaspération, il regardait Lisbeth, comme un voyageur altéré, qui, traversant une côte aride, doit regarder une eau saumâtre.

Ces fruits amers de l'indigence et de cette réclusion dans Paris étaient savourés comme des plaisirs par Lisbeth. Aussi prévoyait-elle avec terreur que la moindre passion allait lui enlever son esclave. Parfois elle se reprochait, en contraignant par sa tyrannie et ses reproches ce poète à devenir un grand sculpteur de petites choses, de lui avoir donné les moyens de se passer d'elle.

Le lendemain, ces trois existences, si diversement et si réellement misérables, celle d'une mère au désespoir, celle du ménage Marneffe et celle du pauvre exilé, devaient toutes être affectées par la passion naïve d'Hortense et par le singulier dénouement que le baron allait trouver à sa passion malheureuse pour Josépha.

**Texte 2.**

*XL. Une des sept plaies de Paris*

La cousine Bette occupait dans la maison Marneffe la position d'une parente qui aurait cumulé les fonctions de dame de compagnie et de femme de charge ; mais elle ignorait les doubles humiliations qui, la plupart du temps, affligent les créatures assez malheureuses pour accepter ces positions ambiguës. Lisbeth et Valérie offraient le touchant spectacle d'une de ces amitiés si vives et si peu probables entre femmes, que les Parisiens, toujours trop spirituels, les calomnient aussitôt. Le contraste de la mâle et sèche nature de la Lorraine avec la jolie nature créole de Valérie servit la calomnie. Mme Marneffe avait d'ailleurs, sans le savoir, donné du poids aux commérages par le soin qu'elle prit de son amie, dans un intérêt matrimonial qui devait, comme on va le voir, rendre complète la vengeance de Lisbeth.

Une immense révolution s'était accomplie chez la cousine Bette ; Valérie, qui voulut l'habiller, en avait tiré le plus grand parti. Cette singulière fille, maintenant soumise au corset, faisait fine taille, consommait de la bandoline pour sa chevelure lissée, acceptait ses robes telles que les lui livrait la couturière, portait des brodequins de choix et des bas de soie gris, d'ailleurs compris par les fournisseurs dans les mémoires de Valérie, et payés par qui de droit. Ainsi restaurée, toujours en cachemire jaune, Bette eût été méconnaissable à qui l'eût revue après ces trois années. Cet autre diamant noir, le plus rare des diamants, taillé par une main habile et monté dans le chaton qui lui convenait, était apprécié par quelques employés ambitieux à toute sa valeur. Qui voyait la Bette pour la première fois frémissait involontairement à l'aspect de la sauvage poésie

que l'habile Valérie avait su mettre en relief en cultivant par la toilette cette Nonne sanglante, en encadrant avec art par des bandeaux épais cette sèche figure olivâtre où brillèrent des yeux d'un noir assorti à celui de la chevelure, en faisant valoir cette taille inflexible. Bette, comme une Vierge de Cranach et de Van Eyck, comme une Vierge byzantine, sorties de leurs cadres, gardait la raideur, la correction de ces figures mystérieuses, cousines germaines de Isis et des divinités mises en gaine par les sculpteurs égyptiens. C'était du granit, du basalte, du porphyre qui marchait. A l'abri du besoin pour le reste de ses jours, la Bette était d'une humeur charmante, elle apportait avec elle la gaieté partout où elle allait dîner. Le baron payait d'ailleurs le loyer du petit appartement, meublé, comme on le sait, de la défroque du boudoir et de la chambre de son amie Valérie.

— Après avoir commencé, disait-elle, la vie en vraie chèvre affamée, je la finis en lionne.

Elle continuait à confectionner les ouvrages les plus difficiles de la passementerie pour M. Rivet, seulement afin, disait-elle, de ne pas perdre son temps. Et cependant, sa vie était, comme on va le voir, excessivement occupée ; mais il est dans l'esprit des gens venus de la campagne de ne jamais abandonner le gagne-pain, ils ressemblent aux juifs en ceci.

### **Texte 3.**

#### *XLI. Espérances de la cousine Bette*

L'amour du baron et celui de Crevel étaient néanmoins une rude charge pour Valérie. Le jour où le récit de ce drame recommence, excitée par l'un de ces événements qui font dans la vie l'office de la cloche aux coups de laquelle s'amassent les essais, Valérie était montée chez Lisbeth pour s'y livrer à ces bonnes élégies, longuement parlées, espèces de cigarettes fumées à coups de langue, par lesquelles les femmes endorment les petites misères de leur vie.

— Lisbeth, mon amour, ce matin, deux heures de Crevel à faire, c'est bien assommant ! Oh ! comme je voudrais pouvoir t'y envoyer à ma place !

— Malheureusement, cela ne se peut pas, dit Lisbeth en souriant. Je mourrai vierge.

— Être à ces deux vieillards ! Il y a des moments où j'ai honte de moi ! Ah ! si ma pauvre mère me voyait !

— Tu me prends pour Crevel, répondit Lisbeth.

— Dis-moi, ma chère petite Bette, que tu ne me méprises pas ?...

— Ah ! si j'avais été jolie, en aurais-je eu... des aventures ! s'écria Lisbeth. Te voilà justifiée.

— Mais tu n'aurais écouté que ton cœur, dit Mme Marneffe en soupirant.

— Bah ! répondit Lisbeth, Marneffe est un mort qu'on a oublié d'enterrer, le baron est comme ton mari, Crevel est ton adorateur ; je te vois, comme toutes les femmes, parfaitement en règle.

— Non ! ce n'est pas là, chère adorable fille, d'où vient la douleur, tu ne veux pas m'entendre...

— Oh ! si !... s'écria la Lorraine, car le sous-entendu fait partie de ma vengeance. Que veux-tu !... j'y travaille.

— Aimer Wenceslas à en maigrir, et ne pouvoir réussir à le voir ! dit Valérie en se détirant les bras.

Hulot lui propose de venir dîner ici, mon artiste refuse ! Il ne se sait pas idolâtré, ce monstre d'homme ! Qu'est-ce que sa femme ? de la jolie chair ! oui, elle est belle, mais, moi, je me sens : je suis pire !

— Sois tranquille, ma petite fille, il viendra, dit Lisbeth du ton dont parlent les nourrices aux enfants qui s'impatientent, je le veux...

— Mais quand ?

— Peut-être cette semaine.

— Laisse-moi t'embrasser.

Comme on le voit, ces deux femmes n'en faisaient qu'une ; toutes les actions de Valérie, même les plus étourdies, ses plaisirs, ses bouderies, se décidaient après de mûres délibérations entre elles.

Lisbeth, étrangement émue de cette vie de courtisane, conseillait Valérie en tout, et poursuivait le cours de ses vengeances avec une impitoyable logique. Elle adorait d'ailleurs Valérie, elle en avait fait sa fille, son amie, son amour ; elle trouvait en elle l'obéissance des créoles, la mollesse de la voluptueuse ; elle babillait avec elle tous les matins avec bien plus de plaisir qu'avec Wenceslas, elles pouvaient rire de leurs communes malices, de la sottise des hommes, et recompter ensemble les intérêts grossissants de leurs trésors respectifs. Lisbeth avait d'ailleurs rencontré, dans son entreprise et dans son amitié nouvelle, une pâture à

son activité bien autrement abondante que dans son amour insensé pour Wenceslas. Les jouissances de la haine satisfaite sont les plus ardentes, les plus fortes au cœur. L'amour est en quelque sorte l'or, et la haine est le fer de cette mine à sentiments qui gît en nous. Enfin Valérie offrait dans toute sa gloire, à Lisbeth, cette beauté qu'elle adorait, comme on adore tout ce qu'on ne possède pas, beauté bien plus maniable que celle de Wenceslas, qui, pour elle, avait toujours été froid et insensible.

Après bientôt trois ans, Lisbeth commençait à voir les progrès de la sape souterraine à laquelle elle consumait sa vie et dévouait son intelligence. Lisbeth pensait, Mme Marneffe agissait. Mme Marneffe était la hache, Lisbeth était la main qui la manie, et la main qui démolissait à coups pressés cette famille qui, de jour en jour, lui devenait plus odieuse, car on hait de plus en plus, comme on aime tous les jours davantage, quand on aime. L'amour et la haine sont des sentiments qui s'alimentent par eux-mêmes ; mais, des deux, la haine a la vie la plus longue. L'amour a pour bornes des forces limitées, il tient ses pouvoirs de la vie et de la prodigalité ; la haine ressemble à la mort, à l'avarice, elle est en quelque sorte une abstraction active, au-dessus des êtres et des choses. Lisbeth, entrée dans l'existence qui lui était propre, y déployait toutes ses facultés ; elle régnait à la manière des jésuites, en puissance occulte. Aussi la régénérescence de sa personne était-elle complète. Sa figure resplendissait. Lisbeth rêvait d'être Mme la maréchale Hulot.

#### **Texte 4.**

##### *LXXV. Quels ravages font les madame Marneffe au sein des familles*

En s'adressant à la baronne et à Victorin, Lisbeth haussa les épaules par un geste de pitié en leur montrant le baron, qui ne pouvait pas la voir.

— Écoutez, mon cousin, dit Lisbeth, je ne savais pas ce qu'était Mme Marneffe quand vous m'avez priée d'aller me loger au-dessus de chez elle et de tenir sa maison ; mais, en trois ans, on apprend bien des choses. Cette créature est une fille ! et une fille d'une dépravation qui ne peut se comparer qu'à celle de son infâme et hideux mari. Vous êtes la dupe, le milord Pot-au-feu de ces gens-là, vous serez mené par eux plus loin que vous ne le pensez ! Il faut vous parler clairement, car vous êtes au fond d'un abîme...

En entendant parler ainsi Lisbeth la baronne et sa fille lui jetèrent des regards semblables à ceux des dévots remerciant une madone de leur avoir sauvé la vie.

— Elle a voulu, cette horrible femme, brouiller le ménage de votre gendre ; dans quel intérêt ? je n'en sais rien, car mon intelligence est trop faible pour que je puisse voir clair dans ces ténébreuses intrigues, si perverses, ignobles, infâmes. Votre Mme Marneffe n'aime pas votre gendre, mais elle le veut à ses genoux par vengeance. Je viens de traiter cette misérable comme elle le méritait. C'est une courtisane sans pudeur, je lui ai déclaré que je quittais sa maison, que je voulais dégager mon honneur de ce borborygme... Je suis de ma famille avant tout. J'ai su que ma petite-cousine avait quitté Wenceslas, et je viens ! Votre Valérie, que vous prenez pour une sainte, est la cause de cette cruelle séparation ; puis-je rester chez une pareille femme ? Notre petite chère Hortense, dit-elle en touchant le bras au baron d'une manière significative, est peut-être la dupe d'un désir de ces sortes de femmes qui, pour avoir un bijou, sacrifieraient toute une famille. Je ne crois pas Wenceslas coupable, mais je le crois faible et je ne dis pas qu'il ne succomberait point à des coquetteries si raffinées. Ma résolution est prise. Cette femme vous est funeste, elle vous mettra sur la paille. Je ne veux pas avoir l'air de tremper dans la ruine de ma famille, moi qui ne suis là depuis trois ans que pour l'empêcher. Vous êtes trompé, mon cousin. Dites bien fermement que vous ne vous mêlerez pas de la nomination de cet ignoble M. Marneffe, et vous verrez ce qui arrivera ! On vous taille de fameuses étrivières pour ce cas-là.

Lisbeth releva sa petite-cousine et l'embrassa passionnément.

— Ma chère Hortense, tiens bon, lui dit-elle à l'oreille.

La baronne embrassa sa cousine Bette avec l'enthousiasme d'une femme qui se voit vengée. La famille tout entière gardait un silence profond autour de ce père, assez spirituel pour savoir ce que dénotait ce silence. Une formidable colère passa sur son front et sur son visage en signes évidents ; toutes les veines grossirent, les yeux s'injectèrent de sang, le teint se marbra. Adeline se jeta vivement à genoux devant lui, lui prit les mains :

— Mon ami, mon ami, grâce !

— Je vous suis odieux ! dit le baron en laissant échapper le cri de sa conscience.

*CXV. Où l'on voit Mme Nourrisson à l'ouvrage*

Cydalise prit la main du Brésilien, qui se débarrassa d'elle le plus honnêtement possible.

— J'étais revenu pour enlever Mme Marneffe ! reprit le Brésilien en reprenant son argumentation, et vous ne savez pas pourquoi j'ai mis trois ans à revenir ?

— Non, sauvage, dit Carabine.

— Eh bien, elle m'avait tant dit qu'elle voulait vivre avec moi, seule, dans un désert !...

— Ce n'est plus un sauvage, dit Carabine en partant d'un éclat de rire, il est de la tribu des jobards civilisés.

— Elle me l'avait tant répété, reprit le baron, insensible aux railleries de la lorette, que j'ai fait arranger une habitation délicieuse au centre de cette immense propriété. Je reviens en France chercher Valérie, et, la nuit où je l'ai revue...

— Revue est décent, dit Carabine, je retiens le mot !

— Elle m'a dit d'attendre la mort de ce misérable Marneffe, et j'ai consenti, tout en lui pardonnant d'avoir accepté les hommages de Hulot. Je ne sais pas si le diable a pris des jupes, mais cette femme, depuis ce moment, a satisfait à tous mes caprices, à toutes mes exigences ; enfin, elle ne m'a pas donné lieu de la suspecter pendant une minute !...

— Ça, c'est très fort, dit Carabine à Mme Nourrisson.

Mme Nourrisson hocha la tête en signe d'assentiment.

— Ma foi en cette femme, dit Montès en laissant couler ses larmes, égale mon amour. J'ai failli souffleter tout ce monde à table, tout à l'heure...

— Je l'ai bien vu ! dit Carabine.

— Si je suis trompé, si elle se marie, et si elle est en ce moment dans les bras de Steinbock, cette femme a mérité mille morts, et je la tuerai comme on écrase une mouche...

— Et les gendarmes, mon petit ?... dit Mme Nourrisson avec un sourire de vieille qui donnait la chair de poule.

— Et le commissaire de police, et les juges, et la cour d'assises, et tout le tremblement ?... dit Carabine.

— Vous êtes un fat ! mon cher, reprit Mme Nourrisson, qui voulait connaître les projets de vengeance du Brésilien.

— Je la tuerai ! répéta froidement le Brésilien. Ah ça ! vous m'avez appelé sauvage... Est-ce que vous croyez que je vais imiter la sottise de vos compatriotes qui vont acheter du poison chez les pharmaciens ?... J'ai pensé, pendant le temps que vous avez mis à venir chez vous, à ma vengeance, dans le cas où vous auriez raison contre Valérie. L'un de mes nègres porte avec lui le plus sûr des poisons animaux, une terrible maladie qui vaut mieux qu'un poison végétal et qui ne se guérit qu'au Brésil : je la fais prendre à Cydalise, qui me la donnera ; puis, quand la mort sera dans les veines de Crevel et de sa femme, je serai par delà les Açores avec votre cousine, que je ferai guérir et que je prendrai pour femme. Nous autres sauvages, nous avons nos procédés !... Cydalise, dit-il en regardant la Normande, est la bête qu'il me faut. Que doit-elle ?...

— Cent mille francs ! dit Cydalise.

— Elle parle peu, mais bien, dit à voix basse Carabine à Mme Nourrisson.

— Je deviens fou ! s'écria d'une voix creuse le Brésilien en retombant sur une causeuse. J'en mourrai ! Mais je veux voir, car c'est impossible ! Un billet lithographié !... qui me dit que ce n'est pas l'œuvre d'un faussaire ?... Le baron Hulot aimer Valérie !... dit-il en se rappelant le discours de Josépha ; mais la preuve qu'il ne l'aimait pas, c'est qu'elle existe !... Moi, je ne la laisserai vivante à personne, si elle n'est pas toute à moi !...

Montès était effrayant à voir, et plus effrayant à entendre ! Il rugissait, il se tordait ; tout ce qu'il touchait était brisé, le bois de palissandre semblait être du verre.

— Comme il casse ! dit Carabine en regardant la Nourrisson. — Mon petit, reprit-elle en donnant une tape au Brésilien, Roland furieux fait très bien dans un poème ; mais, dans un appartement, c'est prosaïque et cher.

— Mon fils, dit la Nourrisson en se levant et allant se poser en face du Brésilien abattu, je suis de ta religion ! Quand on aime d'une certaine façon, qu'on s'est agrafé à mort, la vie répond de l'amour. Celui qui s'en va

*La Cousine Bette* : textes complémentaires

arrache tout, quoi ! c'est une démolition générale. Tu as mon estime, mon admiration, mon consentement, surtout pour ton procédé qui va me rendre négrophile. Mais tu aimes ! tu reculeras ?...

— Moi !... si c'est une infâme, je...

— Voyons, tu causes trop, à la fin des fins ! reprit la Nourrisson redevenant elle-même. Un homme qui veut se venger et qui se dit sauvage à procédés se conduit autrement. Pour qu'on te fasse voir ton objet dans son paradis, il faut prendre Cydalise et avoir l'air d'entrer là, par suite d'une erreur de bonne, avec ta particulière ; mais pas d'esclandre ! Si tu veux te venger, il faut caponner, avoir l'air d'être au désespoir et te faire rouler par ta maîtresse ?... Ça y est-il ? dit Mme Nourrisson en voyant le Brésilien surpris d'une machination si subtile.

— Allons, l'autruche, répondit-il, allons !... je comprends.

— Adieu, mon bichon, dit Mme Nourrisson à Carabine.